

## LIVRES EN DÉBAT

Samuel Schwarzbard

### **Mémoires d'un anarchiste juif<sup>1/</sup>**

Michel Lequenne

RÉVÉLATION D'UN HOMME au destin exceptionnel, dont le souvenir s'était perdu avec celui de l'acte qui avait couronné sa vie : abattre des cinq balles de son chargeur, en plein Paris, le 25 mai 1926, l'ataman Simon Petlioura qui, pendant sa domination de l'Ukraine, en 1918 et 1919, avait eu le temps de perpétuer un pogrome de plus de 100 000 juifs, des enfants aux vieillards. De ce geste, il fut acquitté, grâce, non seulement à la révélation de l'horreur effroyable de ce génocide par des documents incontestables, des récits de survivants, le soutien de personnes illustres, dont Maxime Gorki, mais aussi par la lecture de la déposition du colonel ukrainien Boutakov, qui reconnaissait le pogrome et le qualifiait d'« œuvre d'inspiration divine ». Cette exécution n'était que la pointe de l'iceberg d'une vie de courage inflexible dans les pires conditions qui ont de quoi nous stupéfier.

Il naît en Moldavie en 1886, sur la frontière de la Roumanie, sa famille est expulsée peu après en Ukraine : exode de misère vers une ville ravagée par un récent pogrome, suivi d'une enfance de misère, sous les insultes et les coups des enfants ukrainiens. Et la mère meurt. Ecole rabbinique pour cet enfant doué, mais arrêtée faute de pouvoir la

payer. Apprentissage d'horlogerie en demi servitude, sans salaire, et lecture nocturne de la Torah qui commence bientôt à lui faire question, mais en même temps compréhension de la force que ce livre donne à l'unité de son peuple. Seconde horlogerie, dans un village voisin, qui ne commence guère mieux, avec encore des corvées de serviteur et un salaire... mais pas payé, qui finira tout de même par lui donner les bases de ce métier dans lequel il terminera sa vie. Et – contradiction de la vie juive de cette région et de ce temps – c'est dans cette l'école rabbinique, où on psalmodie les textes sacrés en guise d'enseignement, que surgit un jeune révolutionnaire qui distribue un texte appelant à un meeting où il se rend. Il a trouvé sa voie ! Le voilà militant, ingurgitant avec difficulté la littérature marxiste de base, mais qu'il a du mal à concilier avec sa foi. Et la révolution de 1905 éclate (qu'il appelle d'Octobre par une des confusions chronologiques nombreuses en ce livre). Jours vécus comme un rêve merveilleux, mais tôt suivis de la contre-révolution tsariste et, à Odessa, le carnage, encore une fois, d'un pogrome.

Cela dénoue les contradictions ! Car dans son Balta, la communauté juive s'avance en cortège, Torah portée en tête, au-devant des bandes noires, qui déchirent la Torah, mitraquent les crânes et tuent deux Juifs. Mais Schwarzbard et une quarantaine d'autres jeunes ont organisé de leur côté la résistance et dressé des barricades. Et malgré la pauvreté de leurs moyens en armes et munitions contre les centaines de Cosaques précédant l'armée « ré-

<sup>1/</sup> Samuel Schwarzbard, *Mémoires d'un anarchiste juif*, présentés et préfacés par Michel Herman, éditions Syllepse, 2010.

## LIVRES EN DÉBATS

gulière », une résistance aussi inattendue limite le pogrome aux vols, pillages et incendies. La police prit la relève, arrêta les jeunes, les accusa d'avoir été les provocateurs du pogrome. Certains firent plusieurs années de prison. Schwarzbard, lui, n'y resta que trois mois, après lesquels il s'installa près de la frontière autrichienne, où il allait trouver du travail dans une horlogerie et devenir passeur de frontière pour les hommes, la propagande révolutionnaire et les armes, sous le pseudonyme de Nabat (Le Tocsin). A Proskourof, également sur la frontière, il organisa une grève pour le salaire des tailleurs, avec comité et blocage des briseurs de grèves. Il est alors arrêté à nouveau, et va connaître une suite de prisons, ces écoles des révolutionnaires du temps, mais avec passage chez les droit commun, tourmenteurs de révolutionnaires qu'on retrouvera tout au long de ce temps et de celui qui suivra comme auxiliaires des bourgeois professionnels. Finalement, il est mis en liberté conditionnelle. Il en profite pour s'enfuir en Autriche. C'est le début d'un long exode qui, le faisant passer par la Hongrie, puis la Suisse, travaillant, autant que possible dans l'horlogerie, sinon à n'importe quel emploi qui se présentait, et jusque dans des mines, et en même temps découvrant l'anarchisme théorique et les anarchistes eux-mêmes, depuis les fabricants de

bombes qui se font parfois exploser eux-mêmes jusqu'aux « individualistes », parasites ennemis du travail, et abandonnant l'anarchie dès qu'ils trouvent le moyen de s'enrichir.

Dernière étape, Paris ! Ce mirage des révoltés de tous les pays de dure oppression ! C'est entre les roues d'un wagon que Schwarzbard y est arrivé, noir de suie, exténué d'insomnie, de faim et de soif, pour s'endormir sur un tas de charbon. Au réveil, il sera engagé pour le charger, premier travail dans la Ville Lumière, et suivi d'aucun autre, de la perte des derniers sous et du sommeil sous un pont. Les mêmes ouvriers charbonniers lui conseillent d'aller à Saint-Étienne, où il redevient mineur. Lente est la remontée, mais au bout il y a, en 1910, la rencontre de la vraie France populaire avec la liesse du 14 juillet et la colère sociale, puis la rencontre de la femme de sa vie, Anna, la belle-sœur d'un camarade retrouvé là.

Les textes mémoriaux de Schwarzbard ne nous disent rien de sa vie pendant ses quatre années parisiennes. Ils sautent à l'explosion de 1914, dont Schwarzbard relate fort bien quel vent de folie nationaliste sembla soudain emporter tout le pays, noyant, après la mort de Jaurès, et dans le silence des grands noms de la gauche intellectuelle, les mises en garde et le refus de la guerre de la veille, dont la dernière manifestation, le 31 juillet, avait été réprimée « sabre au clair ». Il ne nous explique pas non plus comment il est passé de la conscience de cette folie, cultivée par une propagande de haine poussée jusqu'aux plus absurdes calomnies antigermaniques, à son enrôlement immédiat dans la

## MÉMOIRES D'UN ANARCHISTE JUIF

Légion étrangère. Pas un mot de problèmes moraux ni de déchirement de la séparation d'avec sa femme, seulement l'explication à valeur générale :

« Tous ceux qui s'engagèrent désiraient être adoptés par la France qui ne les considérait plus comme des étrangers. Ils voulaient que leurs enfants fréquentent les écoles françaises [...] Si cela relève du sentiment patriotique, il n'en est pas moins humain. [...] Nous, Juifs, étant partout étrangers, persécutés, ayant tant souffert de n'appartenir à aucun pays, et à cause aussi de notre esprit national, nous pouvons être compris si, après un si long exil, on nous permet de nous battre dans un pays qui nous a adoptés. Nous autres qui languissons après un abri ! ».

On va voir quelle sorte d'adoption ce fut dans les souvenirs de guerre qui suivent. Successivement sur les fronts de la Marne, puis de la Somme, en six chapitres du livre, soit 75 des 225 pages, nous avons le récit peut-être le plus effroyable que les participants nous en aient laissé. C'est sans doute parce que l'état-major avait eu à cœur, par patriotisme, d'envoyer sans répit en première ligne cette Légion étrangère tenue comme ramassis de sous-hommes. Bien que Schwarzbard en soit sorti grâce à une « bonne blessure », et ait été considéré par ses chefs comme un héros, il nous révèle que ses gestes les plus risqués ont été guidés par son seul sens de la solidarité humaine envers des compagnons blessés ou en péril de mort.

Il est à peine rétabli qu'éclate la révolution russe de février 1917. Il re-

joint naturellement ceux de ses compatriotes qui veulent rentrer au pays débarrassé du tsar. Il part en août dans un bateau qui rapatrie des soldats russes blessés, de deux divisions envoyées sur le front français en 1916. Mais à partir de là, géographie et chronologie des événements et de ses déplacements se brouillent. Il donne pour le lieu d'arrivée du bateau, Brest-Litovsk qui n'est pas un port de la Baltique, puis Arkhangelsk qui n'est accessible que par l'océan Arctique, qu'il dit avoir traversé en 19 jours, ce qui est invraisemblable. Ensuite, il dit être arrivé à Petrograd alors que le drapeau rouge flottait sur le Palais d'Hiver, donc après Octobre, ce qui, inversement, donnerait un voyage par terre de plus de trois mois. Sur cette seconde révolution, il dit la joie générale du peuple et le climat de fraternité, mais rien sur la manière dont cela s'est passé, et qu'il traitera plus tard comme une action populaire spontanée dont le parti bolchevik s'est emparé de la direction. Puis, c'est son retour à Balta, en Ukraine, peu après le putsch de Kornilov, soit avant Octobre ! Enfin, c'est après ce putsch manqué qu'il place la dernière offensive de Kerenski qui est de juin ! Comment expliquer ces contradictions ? Souvenirs brouillés ou tentative d'unifier ses jugements du temps avec ceux de ses illusions perdues ?

L'Ukraine où il arrive a été le pire cercle de l'enfer de la guerre de la révolution contre les multiples forces

## LIVRES EN DÉBATS

de la contre-révolution, intérieures et extérieures. Elle durera sans discontinuité jusqu'en 1920 avec la défaite de Wrangel en Crimée et la reprise de l'Ukraine entière par l'armée Rouge. Schwarzbard a vécu cet enfer jusqu'au bout. Il l'a vécu comme combattant de base, au milieu du chaos : cas typique de « Fabrice Del Dongo à Waterloo », c'est-à-dire sans comprendre, en vivant les mouvements des forces en lutte sous les fumées – ici de l'histoire –, l'ensemble des données de la « bataille » globale qui est là celle de la révolution russe tout entière, des stratégies et tactiques des adversaires, qui impliquent des enjeux mondiaux. Il les vit aussi avec les contradictions de son anarchisme qui voudrait arriver d'un bond, par les luttes de base spontanées, à une société idéale, et celles de son judaïsme qui se polarise sur l'antisémitisme, sans comprendre la raison qui fait de celui-ci un monstrueux instrument de politique contre-révolutionnaire, la guerre contre l'ennemi religieux permettant de fermer les yeux sur la lutte des classes.

Les cinq derniers chapitres sont consacrés à ce chaos sanglant. La vue « terre-à-terre » qu'il en a est toutefois du plus grand intérêt, car on y découvre les points de départ des désastres ultérieurs de la révolution. Ainsi de la confusion des idées, des théories, des informations, tournant les têtes en tous sens. Ainsi, il est vrai aussi que les rangs bolcheviks com-

prenaient des recrues récentes, communistes sans formation, souvent mêlant la rage révolutionnaire aux pires relents d'idéologies réactionnaires populaires, voire de ces « gangsters », dont j'ai montré comment toutes les révolutions les attirent<sup>2/</sup>, et qui vont être des bases de la bureaucratie. Inversement, la courte vue anarchiste le conduit à l'incompréhension de la stratégie bolchevique, menée d'un point de vue de l'intérêt général, à chaque fois qu'elle s'opposait à un intérêt de lutte locale.

Cette limite de vue est telle qu'il n'y a pas un mot sur Makhno, ce qui prouve par là même le localisme de la lutte de celui-ci. Elle manifeste aussi la constante impasse qui conduira partout les anarchistes à la défaite : l'incompréhension de la nécessité de politiques de transitions qui leur fait voir tout pouvoir révolutionnaire comme nouvelle dictature. D'où l'antibolchevisme de Schwarzbard qui l'amène à écrire : « La révolution prolétarienne d'Octobre a été entièrement accomplie par les travailleurs eux-mêmes, et c'est pourquoi durant cette période initiale, ce fut un paradis pour les ouvriers. Mais aussitôt que les bolcheviks arrivèrent et qu'ils prirent les rênes du mouvement, il ne resta de la Révolution que le nom. »

Ceci alors qu'il écrivait plus haut : « La victoire était assurée. Le pouvoir des soviets s'étendait sur toute la Russie, l'Ukraine, la Crimée, le Don et le Caucase. La Première Guerre mondiale n'était pas terminée, mais les révolutionnaires

<sup>2/</sup> Michel Lequenne, « Les gangsters de la révolution », in *Utopie critique*, numéros 7, 8 et 9 de 1995, 1996 et 1997, éditions Syllepse.

## L'ENJEU DES RETRAITES

avaient atteint leur objectif et appelaient tout le monde à « la paix immédiate sans annexion ni indemnités ».

Pas de noms propres ! Et pas davantage à chaque fois qu'il s'agit d'actions positives de ce pouvoir « des soviets ». Et naturellement, rien sur la formation de l'armée Rouge et le fait que c'est elle qui délivra l'Ukraine de Petlioura.

Ceci acquis, il déclare : « Notre mission est terminée. » C'est aussi la fin de ses textes. Il retourne en France et redevient horloger jusqu'à la découverte que Petlioura est à Paris, qu'il le recherche, prépare soigneusement son attentat et le réussit. Acquitté, il vivra jusqu'en 1938. Assez pour comprendre que le « jeune peintre » Hitler va devenir un super Petlioura. L'horloger Schwarzbard, lui, écrit des poèmes, souvent fort beaux et, dans le dernier du recueil, prévient les Juifs, qui ne l'entendront pas :

*Il y a peut-être un plan facile  
Se cacher dans les caves  
Ou devenir des suiveurs de Hitler  
Ou au contraire entrer en résistance.*

Bernard Friot, *L'Enjeu des retraites*  
**L'enjeu des retraites**  
(La Dispute, 2010)

Stéphanie Treillet

**Du salaire socialisé  
au salaire continué :  
ruptures et continuités**

DANS SES ÉCRITS, depuis plusieurs années, Bernard Friot développe une somme historique du système de protection sociale français en même temps qu'une économie politique de celui-ci, adossée au salariat comme institution.

Dans son dernier ouvrage, *L'Enjeu des retraites*, il se donne comme objectif d'aller au-delà de la défense des retraites face aux projets de contre-réforme, présents et passés, pour poser les bases de la retraite comme paradigme d'un projet de société, autour de l'idée de « salaire à la qualification personnelle ». Après être revenu de façon exhaustive sur l'histoire des retraites en France, « une réussite historique à contre-pied du capitalisme », sur l'unification inachevée du système et sur le sens des contre-réformes, il développe ce qui constitue le cœur de sa thèse dans cet ouvrage : la retraite constitue à la fois le paradigme d'un salaire à la qualification, reconnu à vie, et un exemple de bonheur au travail, l'activité des retraités n'étant pas soumise à l'aliénation de la vente de la force de travail. Elle constitue donc potentiellement la matrice de « l'avenir du salariat ». Avec cette conception, Bernard Friot ne se situe pas dans une totale continuité avec la conception du « salaire socialisé » qu'il avait mise en avant

## LIVRES EN DÉBATS

jusqu' alors, dans *Puissances du salaria - Emploi et protection sociale à la française* (La Dispute, 1998) et dans d' autres textes (notamment *Pour un imaginaire communiste du salaire*, 2007). Même s' il n' explique pas véritablement de rupture entre les deux conceptions du salaire dans *L' Enjeu des retraites*, et y emploie d' ailleurs à l' occasion l' expression « socialisation du salaire », il n' explique pas pour autant comment s' établirait selon lui le passage et la cohérence de l' un à l' autre. Or, sur ce point plusieurs questions surgissent.

**Le salaire socialisé, une notion centrale**

Il faut revenir sur l' importance essentielle que revêt la conception du salaire socialisé développée antérieurement par Bernard Friot, pour au moins deux raisons.

1. La lutte contre le « couple assistance-assurance » : même si le néolibéralisme mène des politiques déterminées de démantèlement de la fiscalité progressive et de la fiscalité sur le capital, une certaine extension de la fiscalisation fait aussi partie intégrante des projets néolibéral ou social-libéral : taxe carbone, projet de remplacement de la législation sur le licenciement par l' équivalent d' une taxe « pollueur-payeur » <sup>1/</sup> (dans lesquels il s' agit toujours d' internaliser les externalités par les prix dans un cadre concurrentiel, tout en réduisant au

maximum à une marchandise l' objet du calcul d' optimisation, qu' il s' agisse de la nature ou de la force de travail) et, bien sûr, la fiscalisation de la Sécurité sociale qui a commencé en France avec l' instauration de la CSG en 1993. Dans ce dernier cas, pour le patronat, il s' agit de se débarrasser d' une partie du coût de la reproduction de la force de travail. Bernard Friot montre bien comment les systèmes de protection sociale dans les pays anglo-saxons aboutissent à un dispositif bipolaire : des prestations de solidarité pour les travailleurs pauvres, et des prestations de patrimoine (fondées sur un système assurantiel, souvent d' entreprise) pour les travailleurs « intégrés » (souvent qualifiés, blancs, masculins, etc.). « La redistribution [est] pratiquée par définition dans les pays qui refusent de faire du salaire l' instrument de distribution politique des richesses produites par le travail : cette distribution est confiée au marché et une redistribution vient corriger à la marge les « inégalités » de la répartition primaire. » (p. 24-25). Alors que « la protection sociale française, élément du salaire, ne redistribue pas : elle distribue » (p. 33).

2. Les potentialités anticapitalistes des institutions du salariat. C' est l' apport central de Bernard Friot, articulé autour de trois idées : a) Le salariat et ses institutions ne sont pas aujourd' hui défaits, la flexibilité du travail n' est pas notre horizon obligé. b) Les lignes de force d' une société non capitaliste sont présentes à l' intérieur même du capitalisme et dans les acquis des luttes dites réformistes (ce qui va à l' encontre de l' analyse régulationniste, qu' il dé-

<sup>1/</sup> Notamment dans le rapport Blanchard-Tirole du Conseil d' analyse économique, « Protection de l' emploi et procédures de licenciement », n° 44, 2003.

nonce, pour laquelle il y aurait eu une fonctionnalité de la protection sociale pour le capital, aussi bien que de la conception d'une muraille en béton entre réforme et révolution, entre antilibéralisme et anticapitalisme, ce dernier nécessitant une table rase pour advenir). c) « Aborder le salaire avec un imaginaire communiste, [...] c'est lire toutes les dimensions communistes dont il est porteur en termes de dépassement de la contrepartie (à chacun selon ses besoins), de dépassement de la propriété lucrative, de dépérissement de l'Etat. C'est dans cette visée communiste qu'il est possible de faire travailler les contradictions du capitalisme contemporain. » (*Pour un imaginaire communiste...*) Cela suppose des salariés conscients de ces potentialités et capables de les porter comme classe, mais également tout le processus historique, au cours du xx<sup>e</sup> siècle, de généralisation et d'homogénéisation du salariat. On notera ici que le vieux programme communiste d'abolition du salariat ne peut se faire qu'en le renforçant et en le dépassant (ce qui rejoint la formulation de Michel Husson <sup>2/</sup> « tous salariés pour abolir le salariat ! ») et non en accompagnant son démantèlement comme le défendent les décroissants et certains tenants proudhoniens de l'économiste solidaire.

<sup>2/</sup> Michel Husson, « Fin du travail et revenu universel », *Critique communiste*, n° 176, juillet 2005.

<sup>3/</sup> Ce qui invalide par ailleurs toute critique des besoins à partir d'une conception naturaliste de ces derniers, comme on la trouve chez certains décroissants, pour lesquels certains besoins seraient par nature essentiels et certains autres, les plus nombreux, par nature superflus et à bannir, avec de surcroît une dimension moraliste.

Or il n'est pas certain que l'entière cohérence se retrouve dans la conception du salaire continuée présentée dans *L'Enjeu des retraites*.

### Les différentes dimensions de la valeur de la force de travail

D'où vient le salaire dans la conception du salaire socialisé ? Bernard Friot en fait un prix politique, un tarif qui échappe de différentes manières au paiement pur et simple de la force de travail. Mais il ne peut lui échapper (ou le dépasser) qu'en procédant d'abord, et il faut donc commencer par revenir à une juste compréhension de cette valeur de la force de travail dans le capitalisme contemporain.

Sur ce point, il n'y a définitivement pas d'antinomie entre une conception de cette valeur comme valeur du panier de marchandises entrant dans la reproduction de la force de travail, soit une conception économique, et valeur de la qualification des travailleurs, produit d'un rapport de forces social, qui serait donc une conception politique. Les deux coexistent et s'articulent à des degrés divers selon les époques et selon les sociétés, et les deux comprennent une dimension objective (technique, ou économique) et une dimension de rapport de forces (politique). La valeur du panier de biens dépend des gains de productivité dans le secteur des biens de consommation et des services, mais elle dépend aussi de ce que les salariés, par leurs luttes au fil du temps, sont parvenus à faire reconnaître par le capital comme entrant dans ce panier, donc dans la valeur de la force de travail <sup>3/</sup>.

## LIVRES EN DÉBATS

Il y a donc dans le salaire une dimension « technique », mais aussi une dimension politique (y faire rentrer le plus possible de services pour la reproduction de la force de travail, y compris ceux qui sont délivrés sur une base monétarisée mais non marchande). La qualification dépend en partie du nombre d'année d'études et/ou de formation (dimension objective), mais elle est bien sûr avant tout le résultat d'un rapport de forces social et d'une lutte pour la faire reconnaître. Et ce contre les efforts incessants du capital en sens inverse pour diviser le salariat en catégories opposées ainsi que faire disparaître, (naturaliser) les qualifications des travailleurs en général et plus particulièrement de certaines catégories de travailleurs : l'histoire des professions dites féminines abonde d'exemples de luttes pour faire reconnaître leurs qualifications comme autre chose que des qualités « naturelles » (cf. la lutte des infirmières en 1988 et le slogan « ni bonnes ni nonnes ni connes »). Ces deux dimensions ne sont donc pas contradictoires mais complémentaires, et sont toujours présentes, à des degrés divers en fonction des rapports de forces sociaux, dans la valeur de la force de travail.

A partir de là, le salaire (salaire direct et salaire socialisé) comme base d'une « distribution politique » tel que le présente Bernard Friot peut être compris comme le mouvement *contradictoire* par lequel le salaire

dépasse le strict paiement de la force de travail à sa valeur définie la plus faible possible par le capital, comme résultat des luttes et des efforts collectifs du salariat pour l'en arracher. Ce mouvement comprend à la fois la désindividualisation du salaire et sa définition la plus collective possible (dans les conventions collectives, les grilles, etc.), son affranchissement du temps effectivement travaillé et de la tâche effectivement accomplie (mensualisation, fixation d'une durée et d'un horaire légaux du travail, distinction poste et grade dans la Fonction publique), par le biais de la socialisation d'une partie du salaire, détachement d'une partie de la rémunération du fait d'être effectivement en activité à l'instant considéré. C'est sur ces trois plans que les politiques néolibérales essaient de revenir depuis le début des années 1980 : individualisation des salaires, flexibilité et annualisation, et remise en cause du salaire socialisé, pour viser à ne payer que la stricte force de travail et à la ramener à son statut de marchandise. Pour cette raison, la conception du salaire socialisé n'est pas à ce stade contradictoire avec la conception du salaire à la qualification (ou au grade), sur le modèle de la Fonction publique, sur laquelle Bernard Friot insiste aujourd'hui.

#### **Une rupture dans la conception du salaire**

Si la conception du salaire continué défendue aujourd'hui par Bernard Friot dans *L'Enjeu des retraites*, pour les retraités mais aussi pour les étudiants (et potentiellement pour d'autres catégories), constitue une

## L'ENJEU DES RETRAITES

rupture par rapport à sa conception du salaire socialisé, c'est pour essentiellement deux raisons qui sont liées :

1. D'un salaire qui rémunère la force de travail à sa valeur d'échange en s'éloignant le plus possible de la comptabilisation de cette valeur au temps individuellement travaillé pour tendre le plus possible vers un « prix politique », il passe à un salaire qui rémunérerait tout « travail », – sur la base d'un élargissement fort discutable de la conception du travail : toute activité, voire le simple fait d'être en vie dans la société ! – à sa valeur d'usage. Or celle-ci par définition ne peut être comptabilisée (et Bernard Friot récuse d'ailleurs l'idée que les retraités seraient directement payés à faire des choses utiles...). Ce salaire ne peut donc être lui aussi que le résultat d'une décision politique, une convention, résultat d'un rapport de forces social. Mais il ne semble pas toutefois s'affranchir de l'idée que c'est la valeur d'usage créée par les retraités dans leur travail qui lui permettrait d'exister, via la création monétaire dans une conception quelque peu acrobatique <sup>4/</sup>.

Ce qui pose problème dans l'idée du salaire continué n'est donc pas

l'idée de la continuation du salaire d'activité, ni l'idée effectivement subversive que la retraite peut être l'occasion d'une activité non aliénée et non subordonnée au capital, et servir de modèle à ce titre (mais peut seulement : aujourd'hui un grand nombre de retraités n'aspirent qu'à se reposer, et le danger est aussi de créer une nouvelle norme de retraite active pour tous...). Le problème est l'idée que les retraités créeraient une valeur dont la retraite-salaire serait d'une façon ou d'une autre la traduction.

2. Bernard Friot efface donc ainsi la distinction, à l'intérieur du non marchand, en monétaire et non monétaire. Cette distinction est pourtant fondamentale sur le plan théorique, comme l'a montré Jean-Marie Harribey <sup>5/</sup>. C'est aussi une distinction fondamentale en termes de projet de société <sup>6/</sup>. Démarchandiser pour plus de services publics et de protection sociale n'est pas la même chose que démarchandiser pour revenir au travail domestique, aux relations de voisinage, communautaires diverses, etc., et globalement à la sphère non marchande et non monétaire, comme le défendent les décroissants. Les implications en termes de statut des femmes sont évidentes. Une tâche – un travail – exercée dans la sphère marchande ou non marchande monétarisée (un service public) présente une différence de nature fondamentale avec la même tâche – qui n'est pas un travail – effectuée dans la sphère domestique et il est normal que le

<sup>4/</sup> Conception de la création monétaire que critique Jean-Marie Harribey, cf. « Le même salaire peut-il être en même temps celui du père et celui du fils ? Remarques sur le livre de Bernard Friot, *L'Enjeu des retraites*, Paris, La Dispute, 2010 », Séminaire du MATISSE, Université Paris I, 15 juin 2010.

<sup>5/</sup> cf. entre autres Jean-Marie Harribey, « Economie politique de la démarchandisation de la société », *Actuel Marx*, « Altermondialisme, anticapitalisme », n° 44, 2e semestre 2008, p. 76-91.

<sup>6/</sup> J'ai cherché à développer cette idée dans mon texte « Quelle démarchandisation du monde ? Un objectif à éclaircir. », Congrès Marx, septembre 2008.

## LIVRES EN DÉBATS

retour à celle-ci fasse diminuer le PIB. Dit autrement, si on admet avec Bernard Friot que « ce qui est désigné comme travail est contingent » (*L'Enjeu des retraites*, p. 120), différent d'un siècle à l'autre et d'une société à l'autre, on ne peut pas séparer une activité des conditions sociales de sa production (en l'occurrence la division sexuelle et sociale du travail), ni de la dimension contradictoire (à la fois aliénante et émancipatrice, notamment pour les femmes) de l'emploi salarié.

Or, le sens que Bernard Friot donne au « travail des retraités » (les retraités gardent leurs petits-enfants, entre autres activités) ouvre la porte à la même idée pour les femmes au foyer. Rien, sur le plan théorique, dans ce qu'il développe ne peut l'empêcher. Alors que dans sa conception précédente, si le salaire est porteur de la reconnaissance sociale de toutes les situations hors-emploi, c'est dans une logique d'extension continue du salariat, et d'intégration au moins potentielle dans celui-ci des catégories de population qui lui échappaient comme « travailleurs potentiels » par un « effet d'entraînement. » (*Puissances du salariat*, p. 55). En revanche, aujourd'hui, malgré ses dénégations (*L'Enjeu des retraites*, p. 153), on ne voit clairement plus la différence avec le revenu d'existence, ou l'allocation universelle, hormis le montant plus élevé et l'absence de caractère forfaitaire (du fait du lien avec la qualification personnelle). Bernard Friot a le souci de donner à la défense des retraites un horizon d'émancipation qui lui permettrait de s'arracher à la posture défensive dont, selon lui, les opposants

à la contre-réforme actuelle sont prisonniers. Mais, contrairement à ce qu'il affirme souvent dans *L'Enjeu des retraites*, cet objectif est largement partagé ! Dans le vaste mouvement unitaire actuel, personne (et l'influence depuis des années de ses analyses dans le mouvement social n'y est sans doute pas pour rien !) ne se situe sur le terrain d'une notion de « salaire différé » qui ouvrirait la porte à l'épargne, et l'augmentation du taux des cotisations est une proposition largement partagée. Reste que la notion de travail des retraités, sur laquelle il insiste, risque davantage d'être porteuse d'une dilution du salariat que de son renforcement.

Nicolas Béniès  
**Marx, le capitalisme  
 et les crises**  
 (La ville brûle, 2010)

Didier Epsztajn

UN PETIT VOLUME et des compléments téléchargeables sur [www.laville-brule.com](http://www.laville-brule.com) pour une présentation de Marx comme penseur actuel de la complexité capitaliste. « Précisons d'entrée de jeu que, tout au long de ce livre, le concept de crise aura deux sens se contestant l'un l'autre : à la fois faillite du passé et mutation vers une nouvelle construction. »

La lecture de Marx par Nicolas Béniès s'ancre dans un texte fondateur : les *Grundrisse*, et ne sépare pas le militant du chercheur, la méthode de la révolte contre l'existant. « Le point de départ de Marx réside dans la critique de l'économie politique et dans celle du système philosophique de Hegel ». Il s'agit à la fois d'analyser le système, ses mécanismes et ses processus réels.

L'auteur souligne les apports méthodologiques qui permettent d'appréhender les faits sociaux, ces concentrés de processus invisibles, « comme composés de parties contradictoires formant un tout ne se réduisant pas à ses parties ». Cela nécessite de toujours prendre comme point de départ celui de la critique et d'aller de l'abstrait au concret (« C'est un effort d'abstraction et de différenciation des niveaux d'abstraction, pour aboutir au < concret pensé > »).

« La force de cette méthode c'est à la fois d'aboutir aux catégories – les abstractions réelles – par le raisonnement logique et de les valider

par l'histoire, par la réalité, tout en tenant compte du fait que la déduction logique des catégories est à l'inverse de la validation historique. » Les présentations sont en général claires : fétichisme de la marchandise, loi de la valeur, « despotisme d'usine », spécificité de l'usage de la force de travail, accumulation, mode de production historique, place de l'Etat, etc.

Nicolas Béniès montre comment Marx pense le champ des possibles. « Il dévoile que le présent provient d'un concours de circonstances, d'une certaine organisation des possibles. »

La lecture penche vers Walter Benjamin, mais ce n'est pas la seule possible. D'autres préféreront des expositions plus contradictoires, plus indécises de certaines thématiques. Mais l'auteur n'en reste pas simplement là. Contre les lectures vulgaires renvoyant aux thématiques de l'infra et de la superstructure, contre le visage figé de la théorie aux réalités de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il intègre l'Etat et ses modalités historiques d'intervention, prend en compte les divers régimes d'accumulation et, bien sûr, la crise actuelle.

Il prend donc au(x) mot(s) les projets d'analyse de Marx. Contre les talimudistes, les souris de grimoire et les chantes des citations hors contexte, il aborde le fonctionnement actuel du système capitaliste avec les outils méthodologiques décrits, interroge les concepts de

## LIVRES EN DÉBATS

Marx, les yeux ouverts vers le futur et les contradictions déplacées du présent, pour offrir un cadre d'analyse adéquat à la transformation permanente du système.

Sans doute faudrait-il approfondir ce qui traite du prolétariat, et de manière plus générale des classes sociales comprises dans leurs oppositions, les modalités des régimes d'accumulation « les respirations de l'histoire », ou l'analyse des évolutions du taux de profit (cf. le remarquable texte de Michel Husson, disponible sur son site), ou les modalités de transformation en permanence de l'ensemble des relations sociales.

Cet ouvrage ne saurait remplacer des études plus complètes, nécessairement collectives.

Aux lectures figées, l'auteur oppose le refus de l'inacceptable, la remise permanente en chantier, le changement de regard pour appréhender et comprendre la crise. « Les êtres humains ont besoin, c'est une autre leçon de Marx, d'avoir conscience de leur devenir pour conjuguer au présent et pour appréhender le passé. »

Bernard Lahire

**Franz Kafka**

**Éléments pour une théorie de la création littéraire**

(La Découverte, 2010)

Michael Löwy

VOICI UN LIVRE IMPORTANT, à la fois par son ambition, son intelligence de l'œuvre et son apport novateur à l'analyse socio-historique de la littérature. Il montre, de façon convaincante, que la sociologie peut contribuer à la compréhension « interne » des œuvres, plutôt que de rester à leur périphérie, et se contenter d'observer les circonstances. Partant de l'hypothèse que le social gît dans le singulier, autant que dans les institutions, Bernard Lahire nous propose une lecture stimulante des écrits de Kafka, à la lumière de sa « biographie sociologique ».

La première section du livre avance des éléments, tout à fait intéressants, pour une théorie sociologique de la création littéraire. La démarche du sociologue se nourrit d'un double refus : celui de l'enfermement textualiste dans les œuvres, et celui de l'enfermement dans le « champ » des luttes d'influence littéraires. Dans le premier cas, l'erreur consiste à réduire la littérature à sa dimension formelle, linguistique ou stylistique, en ignorant l'auteur et les conditions sociales de la création ; dans le deuxième - par exemple, la polémique de Bourdieu contre Sartre, à propos de Flaubert - c'est d'effacer des coordonnées comme la classe sociale ou la famille de l'auteur, pour ne prendre en compte que sa position dans le champ littéraire. Dans les deux cas, on perd de vue

## FRANZ KAFKA. ÉLÉMENTS POUR UNE THÉORIE DE LA CRÉATION LITTÉRAIRE

l'essentiel : l'œuvre comme transposition littéraire de problèmes existentiels vécus par l'auteur. Il ne s'agit pas d'un projet conscient de l'écrivain, mais d'une problématique existentielle qui constitue la *matrice de la production de l'œuvre* – une problématique dont il est possédé plutôt qu'il ne la possède – et que la « biographie sociologique » peut nous aider à comprendre.

Dans l'« étude de cas » sur Franz Kafka, Lahire se propose, tout d'abord, de rendre compte de la « fabrique de Kafka » : le contexte pragois, la famille de l'écrivain, sa condition de célibataire, son existence double – déchiré entre le travail et l'écriture – ainsi que, tout particulièrement, le conflit entre le fils et le père. C'est à la lumière de ce conflit qu'il va interpréter, de façon très convaincante, les premières nouvelles de Kafka : *Le Verdict* et *La Métamorphose*. Lahire mentionne, en passant – note en bas de la page 118 – la participation de Kafka à des réunions des anarchistes pragois, mais il me semble qu'il sous-estime la signification de cet épisode : certes, l'auteur du *Procès* n'a jamais adhéré à aucune organisation politique ou syndicale – envers lesquelles il gardait une distance ironique – mais sa sympathie pour les cercles anarchistes de Prague, et sa participation, à plusieurs reprises, à leurs réunions et même, parfois, manifestations, est indicative d'un certain état d'esprit anti-autoritaire, qu'on retrouvera ensuite dans l'œuvre.

Parmi les analyses socio-biographiques du livre, une des plus éclairantes est celle sur « Kafka lecteur » : comme le montre très bien Lahire,

ce qui attire Kafka vers certaines œuvres de Flaubert, Dostoïevski ou Kierkegaard, c'est le fait qu'elles font écho à ses propres expériences. Comme le dit l'écrivain pragois dans une lettre à son ami Oskar Pollak (9 novembre 1903) : « Maint livre est comme une clé pour les salles inconnues de notre château. »

La dernière partie du livre, « Domination et point de vue des dominés », s'intéresse aux œuvres où Kafka manifeste sa vision du pouvoir : *La Colonie pénitentiaire*, *Le Procès*, *Le Château*. Lahire explique comment, à partir de son expérience personnelle de la domination tyrannique du père, Kafka prendra, comme il écrit lui-même dans la célèbre « Lettre au Père » (1919), « le parti des employés », c'est-à-dire le parti de tous les opprimés, dominés et humiliés par le pouvoir. Dans les grands romans inachevés le père n'apparaît pas comme tel, mais sous des formes transfigurées et impersonnelles : les instances officielles du pouvoir politique, bureaucratique ou judiciaire. Si l'on voulait chercher quelque chose comme une vision du monde chez Kafka, écrit Lahire, c'est par son rapport au pouvoir qu'on pourrait l'approcher : il n'a pas cessé, à travers ses textes littéraires, de parler du pouvoir, de ses abus et de sa violence, physique ou symbolique, ainsi que de la soumission volontaire des dominés.

Malheureusement, ce fil conducteur socio-politique est abandonné au moment d'analyser les romans, notamment *Le Procès*. Ce dernier se

## LIVRES EN DÉBATS

rait, selon Lahire, une mise en scène d'une affaire purement personnelle, sa relation conflictuelle avec son père. Le procès, les tribunaux, ne seraient que des « métaphores judiciaires » : ce que l'écrivain veut nous dire, c'est que sa vie sociale et subjective ressemble à un procès. Si le conflit avec la tyrannie paternelle est bien le point de départ de l'écriture de Kafka, il me semble par contre que les deux grands romans inachevés mettent en scène des formes institutionnelles du pouvoir, qui partagent avec le père leur nature arbitraire et tyrannique, mais sont strictement *impersonnelles*. Loin d'être une « métaphore », le procès du roman renvoie à des événements historiques bien réels, tels les procès antisémites de son époque – l'affaire Dreyfus et les procès pour prétendus « crimes rituels » contre les juifs Hilsner (Tchécoslovaquie), Tisza (Hongrie) et Beiliss (Russie) – souvent cités dans la correspondance de Kafka. Certes, ces victimes n'ont pas été exécutées, mais leur chance n'a pas été partagée par Francisco Ferrer, le pédagogue libertaire espagnol fusillé, sous des accusations absurdes, en 1909 : Kafka aurait (selon le témoignage de l'écrivain anarchiste Michal Mares) participé à une manifestation de protestation contre cet assassinat juridique.

Lahire cite la célèbre phrase de Kafka au début du roman – « K. vivait pourtant dans un Etat constitutionnel. La paix régnait partout ! Les lois étaient respectées ! Qui osait lui tomber dessus dans sa maison ? » – en la commentant ainsi : « Etat institutionnel et état de paix étant posés comme une évidence, l'objectif de

Kafka n'est donc pas de dénoncer l'arbitraire bureaucratique, politique ou judiciaire. » Hélas, Dreyfus, Hilsner, Tisza et Francisco Ferrer furent victimes d'un Etat de droit, en temps de paix... Proche des libertaires, Kafka semble suggérer que l'arbitraire est inhérent à l'Etat, quelle que soit sa forme juridique.

Plus juste me semble la conclusion du livre, où Lahire retrouve le fil conducteur évoqué plus haut : Kafka met en scène et décrypte en permanence, écrit-il, les rapports de domination, parmi lesquels on trouve, bien entendu, les rapports père/fils, mais aussi les rapports supérieur hiérarchique/subordonné, patron/employé, maître/domestique, riche/pauvre – ainsi que la subordination – volontaire ou involontaire (par la force de l'habitude) – des dominés. Contrairement à ce que prétendent tant de lectures anachroniques, il n'a pas été l'augure de toutes les horreurs administratives du xx<sup>e</sup> siècle, mais un écrivain qui parle de son époque et de son expérience personnelle : les rapports avec le père, l'humiliation des employés et ouvriers, la stigmatisation des juifs.

Avec cette conclusion, Lahire propose une grille d'interprétation à la fois biographique, socio-politique et historique, qui permet effectivement de lire les écrits de Kafka. En tout cas son livre est un apport de toute première importance non seulement à la compréhension d'un des grands écrivains du xx<sup>e</sup> siècle, mais aussi au renouveau de la sociologie de la littérature.

## JACQUELINE LAMBA. PEINTRE REBELLE, MUSE DE L'AMOUR FOU

Alba Romano Pace  
**Jacqueline Lamba**  
**Peintre rebelle,**  
**muse de l'amour fou**  
 (Gallimard, 2010)

Gilles Bounoure

VOILÀ PRÈS DE QUARANTE ANS, sous le titre *Surréalisme et Sexualité* (Idées Gallimard, 1971), Xavière Gauthier développait l'image rédhitoire d'un surréalisme foncièrement « machiste » et antiféministe. Quoique le « gauchisme » et le simplisme de cette thèse aient été mis en évidence par Michel Lequenne dans un article de *Critique communiste* (n° 4, 1975) qui fit quelque bruit, cet ouvrage inconsistant continue d'influencer plus ou moins directement les travaux contemporains, spécialement lorsqu'ils se concentrent sur des femmes surréalistes. Tel est le cas de ce livre (issu d'une thèse) qui constitue la première biographie développée de Jacqueline Lamba (1910-1993, l'inspiratrice de *L'Amour fou* et la deuxième épouse d'André Breton), illustrée de photographies et d'assez nombreuses reproductions de son œuvre peinte (qu'on peut voir aussi sur le site [jacqueline-lamba.com](http://jacqueline-lamba.com)).

Elève d'André Lhote et amie de Dora Maar, issue comme elle des Arts Décoratifs, la jeune peintre dut à son cousin André Delons, poète proche de l'équipe du *Grand Jeu*, de prendre connaissance des publications récentes de Breton, principalement *Nadja* (1928) et *Les Vases communicants* (1932). Elle s'éprit alors de lui jusqu'à rechercher sa compagnie et partager sa vie entre 1934 et 1942, non sans diffi-

cultés et crises fréquentes. Durant l'exil new-yorkais des surréalistes français, elle en vint à lui préférer David Hare, jeune sculpteur américain, beau et riche. Quelque temps après, elle reprenait son indépendance et revenait vivre en France, peignant presque jusqu'à ses dernières années. S'appuyant sur des documents inédits ou peu connus, la biographie d'A. Romano Pace ne manque pas d'intérêt historique, puisqu'on y croise Trotsky, Picasso, Kandinsky, Sartre, etc., sans parler des éclairages qu'elle entend livrer sur Breton.

Voici selon elle le « principal motif de la lente et inexorable désagrégation du couple » (p. 184) : « Breton n'a jamais eu de considération pour la production artistique de Jacqueline Lamba » (p. 53) et même quand il y a marqué « un certain intérêt » (!), il n'a pas réussi à « le débarrasser de toute hypocrisie » (p. 126). Peu importent les termes laudateurs ou enthousiastes qu'a employés le poète, la thèse est égrenée tout au long de l'ouvrage, étant admis d'avance que « de ce groupe [des surréalistes], les femmes sont exclues » (p. 45), quoique la biographe mentionne maints indices du contraire, et notamment l'exposition new-yorkaise *31 Women* de 1943, consacrée à autant de peintres sur-

## LIVRES EN DÉBATS

réalistes, J. Lamba comprise (p. 192). A côté d'erreurs chronologiques ou onomastiques suggérant un manque de familiarité avec l'histoire du surréalisme <sup>1/</sup>, le préjugé permanent de l'auteure la conduit trop souvent à lire et à comprendre autre chose que ce qu'a écrit Breton, à la manière de Mark Polizzotti (voir *Critique communiste* n° 174, 2004), dont cette biographie « à l'américaine » et au présent de narration rappelle malheureusement le ton et la perspective.

Ces défauts mis à part, l'ouvrage a pour mérite incontestable de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de J. Lamba, ainsi décrite avec finesse par Charles Duits, resté proche d'elle depuis leur rencontre à New York en 1943 : « Elle avait accepté d'être – de n'être que – la femme de Breton. Puis elle avait découvert que les dons du ciel ne sont pas repris et qu'ils accablent ceux qui les refusent. Seule maintenant, dans sa mansarde, elle affrontait chaque jour l'hydre de la peinture [...]. Et puis... Au fond, Jacqueline n'était pas surréaliste, bien que ses dehors et son comportement le fussent bien davantage souvent que ceux de Breton. » (*André Breton a-t-il dit passe,*

1969, p. 114, passage non cité par A. Romano Pace). De ce point de vue, ce volume répare un oubli, voire une « injustice » dont les femmes surréalistes ne sont cependant pas les seules « victimes » puisqu'un Benjamin Péret, par exemple, n'a fait l'objet jusqu'à présent d'aucune biographie de cette ampleur. L'histoire malheureuse de ce « couple fascinant » et l'œuvre peinte méconnue de J. Lamba peuvent à elles seules susciter l'intérêt, mais il y a dans ce livre plus d'actualité que ne le donne à entendre A. Romano Pace, pourvu de lui rapporter deux grands textes de Breton qu'elle prend trop peu en considération. J. Lamba ne l'ignorait pas, c'était un « homme isolé » <sup>2/</sup> et luttant publiquement contre les facteurs généraux de la solitude et de la misère qu'elle désira séduire. N'avait-elle pas lu préalablement tous les développements sur « l'amour humain... à réédifier » constituant la partie centrale des *Vases communicants*, certainement l'ouvrage le plus « marxien » de Breton, y compris dans ces pages-là ? Et ne s'était-elle pas figuré (illusion nécessaire et des plus belles qui soient) que son charme propre, son génie personnel, et la passion partagée aussi, dissiperait la vieille conjuration religieuse et bourgeoise visant indistinctement tous ceux qui s'aiment ? Conjurait-elle toujours plus perfectionnée, ainsi que l'ont vérifié Breton et J. Lamba peu d'années après la parution de *L'Amour fou* (1937) et après eux tant d'« amoureux fervents » jusqu'à aujourd'hui.

En comparaison de « l'amour humain... à réédifier », cause révolutionnaire essentielle, si délicat qu'il

<sup>1/</sup> Erreurs de date : par exemple 1938 au lieu de 1939, p. 109, un texte donné comme postérieur à l'été 1939 alors qu'il était déjà publié, p. 113, etc. Lire « il », Breton, et non « elle », Jacqueline, p. 37, « vers » et non « ver » p. 39, « Parinaud » et non « Parriou » p. 297, « Jardins gobe-avions » de Max Ernst et non « globe-avions », p. 55, etc.

<sup>2/</sup> « Prière d'insérer » pour *Les Vases communicants*, où Breton écrit encore : « Que je me tournasse de ce côté ou de l'autre, la solitude était la même », etc.

## JACQUELINE LAMBA. PEINTRE REBELLE, MUSE DE L'AMOUR FOU

reste encore d'en parler aujourd'hui, la question qui a divisé le couple selon A. Romano Pace, celle de la « peinture surréaliste » (ou « non surréaliste » comme a déclaré en faire J. Lamba après 1948), pourrait passer pour très secondaire. Il ne s'agit pourtant pas de pure « esthétique ». Dès 1925, dans *La Révolution surréaliste* (n° 4), Breton avait pris soin de distinguer « Le surréalisme et la peinture », prudente formule analytique à laquelle il s'est tenu jusqu'à la dernière édition qu'il a pu donner de ce livre, en 1965, et qui suggère que la « peinture surréaliste » procède plus de « l'idée régulatrice » que du fait régulièrement constatable. En quoi la « peinture non surréaliste » de J. Lamba se distingue de ses précédentes œuvres « surréalistes », c'est ce qu'on pourra examiner à travers les illustrations de ce volume, pour constater probablement que les frontières ne sont pas si nettes<sup>3/</sup>. Il en va ainsi de beaucoup de peintres passés ou présents, qui d'un tableau et d'une période à l'autre, s'avèrent plus ou moins proches de l'esprit surréaliste.

Revenir sur l'histoire de cette rencontre intellectuelle et amoureuse, quelque trois quarts de siècle après les faits, permet enfin de vérifier l'actualité de ce qu'écrivait Breton dans le *Second manifeste du surréalisme* (1929) : « Le problème de l'action sociale n'est, je tiens à y revenir et j'y insiste, qu'une des formes d'un

problème plus général que le surréalisme s'est mis en devoir de soulever et qui est celui de l'expression humaine sous toutes ses formes », et bien sûr, parmi celles-ci, l'amour aussi bien que la poésie ou la peinture. En quoi ces diverses formes interagissent aujourd'hui et comment « les Vases » communiquent de nos jours, voilà certainement des questions à reprendre d'urgence, parce qu'elles sont primordiales et décisives pour le « problème de l'action sociale » comme pour le « problème plus général » de l'émancipation de l'être humain.

<sup>3/</sup>J. Lamba s'est heureusement gardée de se livrer au genre « anti-surréaliste », qui existe en peinture comme en « poésie », avec les textes patriotico-staliniens d'Aragon, par exemple.

## LIVRES EN DÉBATS

Michael Löwy et Robert Sayre  
**Esprits de feu**  
**Figures du romantisme**  
**anti-capitaliste**  
 (Editions du Sandre, 2010)

Gilles Bounoure

Y AURAIT-IL « mille romantismes » comme il se dit (et s'écrit même dans ces colonnes) qu'il y aurait « mille marxismes » ? Ou bien, à l'instar de ceux qui estiment qu'il n'y a qu'un marxisme authentique, celui que diverses circonstances ont conduit à dénommer par redondance « marxisme révolutionnaire », faudrait-il considérer qu'il n'existe qu'un seul romantisme, foncièrement anti-capitaliste, celui-là même qui fait l'objet de cet ouvrage ? A ces questions, on objectera peut-être que « comparaison n'est pas raison » et qu'il est abusif de hasarder un tel « parallèle » entre marxisme et romantisme. Mais il ne s'agit ni d'une comparaison ni d'un parallèle, puisque les chemins de l'un et de l'autre convergent, se recoupent et se recouvrent si souvent qu'il ne serait pas insensé de soutenir que c'est de la prise en compte du romantisme de Marx que dépend en partie la vitalité, l'actualité, l'efficacité présente et future du marxisme révolutionnaire.

Les deux auteurs, qui travaillent ensemble sur ce sujet depuis une trentaine d'années, ont réuni dans ce volume quatorze essais ordonnés de façon à la fois thématique et

chronologique en quatre chapitres, « romantismes et révolutions » du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, « littératures néo-romantiques », depuis les « décadents » français et anglais jusqu'à Christa Wolf, « romantisme et théorie critique », avec Lukács, Sorel, Benjamin, Adorno et Bloch, et « figures du romantisme révolutionnaire », à propos des surréalistes, de Mariategui et de deux penseurs critiques plus récents mais méconnus en France, Raymond Williams et E. P. Thompson. La réédition de ces textes parus parfois dans des publications peu accessibles n'est pas seulement utile, elle vient rappeler en 2010 la persistance, voire la « résilience » d'un mouvement de pensée et d'une conception de l'histoire et de l'humanité que tant de manuels déclarent enterrés... environ depuis l'entrée de Victor Hugo au Panthéon.

Romantisme ou romantismes ? M. Löwy et R. Sayre ne tranchent pas vraiment, et le titre de leur premier chapitre, d'abord au singulier (p. 33), est repris au pluriel dans la table des matières (p. 289, voir aussi p. 287). Néanmoins leur introduction, « romantisme versus capitalisme », va jusqu'à proposer une « typologie » (p. 27 sq.) à la fois politique et sociologique de ce « mouvement culturel » qu'unifie ou fédère selon eux « la critique impitoyable [...] des idéologies du progrès ». Voilà du reste ce qui en fait à leurs yeux « la perspicacité et la pertinence » pour les lecteurs d'aujourd'hui, confrontés aux catastrophes humaines et écologiques dues à la mondialisation capitaliste. Aussi estiment-ils que le romantisme anti-capitaliste « apporte une di-

## LE GOÛT DES AUTRES. DE L'EXPOSITION COLONIALE AUX ARTS PREMIERS

mension inattendue, singulièrement subversive, à la culture protestataire actuelle ».

Si ce livre (où l'on regrette parfois l'absence des indications bibliographiques qui accompagnaient les articles originaux) ne débouche sur aucune conclusion, c'est évidemment que l'histoire du romantisme n'est pas close, spécialement dans sa variante révolutionnaire à laquelle va toute la sympathie des auteurs. Ils rappellent que le marxisme, quoique « foncièrement étranger au romantisme », compte aussi « un courant < chaud > [...] irrigué depuis sa source par le romantisme révolutionnaire » (p. 10). Chez Marx lui-même, les marques de romantisme ne manquent pas, jusque dans les quolibets qu'il réserve en 1843 au « romantisme » des instructions sur la censure nouvellement instituées en Prusse. M. Löwy et R. Sayre (p. 254) ont raison de citer ce passage des *Grundrisse* opposant « le point de vue bourgeois » sur la fin de l'Histoire et le « point de vue romantique » aspirant « au retour à une plénitude originelle ». Et Marx de conclure ironiquement, et généralement : « Ainsi ce dernier accompagnera le premier, comme son antithèse légitime, jusqu'à sa bienheureuse fin. »

Benoît de l'Estoile

**Le Goût des Autres  
De l'Exposition coloniale  
aux Arts premiers**

(Flammarion, Champs essais, 2010)

Gilles Bounoure

Cet ouvrage, paru d'abord en 2007 mais désormais disponible en format de poche, mérite d'être lu comme l'analyse certainement la plus développée publiée à ce jour (2010) sur ce phénomène politico-esthétique récent d'engouement pour les « arts premiers », qui, monté à la tête d'un certain très haut personnage de l'Etat, a débouché sur la création à Paris du musée du quai Branly (voir *Critique communiste* n° 181, 2006). *Le Goût des Autres*, titre choisi par B. de l'Estoile, anthropologue qui enseigne notamment au Brésil, fait forcément penser à la *Revue d'anthropophagie* créée en 1928 à São Paulo par Oswald de Andrade, alors proche des surréalistes, mais le reste du livre est des plus sérieux et argumenté. Il étudie de près le passage en France d'une muséographie ethnographique partagée entre enjeux politiques et scientifiques (du temps de l'Exposition coloniale puis du musée de l'Homme) à cette solution arêtée récemment au musée du quai Branly, celle d'un esthétisme prétendument dénué d'enjeux, « post-colonial » et « humaniste ».

L'auteur montre notamment dans quel contexte colonial s'est constituée l'ethnologie française (rebaptisée ensuite anthropologie sous l'influence de Lévi-Strauss et des chercheurs anglo-saxons) alors que dans le même temps (la première

## LIVRES EN DÉBATS

moitié du siècle dernier) cette discipline suivait d'autres voies dans les grands pays occidentaux (qu'il n'étudie pas en détail, mais qu'il serait également facile de rapporter à la « géopolitique » de l'époque). A Paris, la vitrine en fut le musée de l'Homme, institution que nul ne songeait à disputer au pouvoir des ethnologues. Puis est venu le temps de l'« esthétisation » des objets ethnographiques, désormais exposés en tant qu'œuvres d'art échappant de plus en plus à ces spécialistes. B. de l'Estoile relate très clairement comment s'est effectué ce processus dans ce pays-ci, mais il aurait pu rappeler plus fermement le caractère indiscutablement idéologique de la « reconnaissance » des arts traditionnels africains aux Etats-Unis (à peine évoqué p. 338), transposant la « question raciale » et la « discrimination positive » sur le plan de l'« esthétique ».

Il consacre des analyses pénétrantes au musée du quai Branly, à son architecture et à ses aménagements intérieurs, qui ne reflètent ni ne respectent les « civilisations autres » offertes au regard des visiteurs, mais qu'il faut plutôt considérer comme l'expression de la « cosmologie occidentale » actuelle (p. 574), ou plutôt d'une idéologie organisant le silence sur l'histoire de la colonisation et la situation présente des peuples qui en furent les victimes. Il évoque à juste titre le processus de division du travail entre anthropologues, administrateurs et gens de musées, mais de façon trop rapide, sans s'attarder sur le développement d'idéologies rivales qui en découle, ni même mentionner « le petit personnel » assurant le fonctionnement de

l'institution et dépendant dans sa grande majorité d'employeurs privés. C'est en anthropologue qu'il appelle de ses vœux un nouveau type de musée qu'imposeraient ses usagers. Il n'aurait plus la prétention de « représenter les Autres », mais s'efforcera à travers les objets présentés « de mettre en évidence les relations passées et présentes dont ils sont le support », puisque l'anthropologue ne saurait être aujourd'hui qu'un « passeur » ou un « traducteur » entre les êtres et les sociétés.

Telle n'est assurément pas la logique qui pourrait s'imposer au musée du quai Branly ou dans les grandes institutions similaires en France ou ailleurs, avec des coûts d'exploitation ne cessant d'augmenter, des financements publics de moins en moins assurés, et la part de plus en plus importante, y compris dans ce pays-ci, des intérêts et des opérateurs privés dans la création des « événements culturels », des expositions ou encore des cycles « d'université populaire » proposés sans vergogne par le quai Branly dans l'un des quartiers les plus chics de Paris ! Reste que *Le Goût des Autres* aide à comprendre par quelles voies ce musée est devenu une entreprise de spectacle, à l'instar d'institutions comme le Louvre elles aussi converties à l'industrie culturelle, sans cesser d'être un musée « anthropophagique », d'inspiration impérialiste et néocoloniale, où le « Nous » vient se nourrir des « Autres ». De ce point de vue, mettre en cause les musées d'ethnographie ou les musées des cultures ou civilisations qui leur ont succédé, c'est mettre en cause tout l'Occident.

## SI RIEN AVAIT UNE FORME, CE SERAIT CELA

Annie Le Brun  
***Si rien avait une forme,  
 ce serait cela***  
 (Gallimard, 2010)

Gilles Bounoure

Il y a près de dix ans, *Libération* (26 mars 2001, suivi par maintes autres publications) présentait Annie Le Brun comme « la dernière des surréalistes ». Si ce titre avait un sens, quelques autres « survivants » pouvaient alors et peuvent encore s'en targuer, sans parler des « derniers-nés » du surréalisme ou de ceux en qui continue et continuera à se manifester le « génie de la jeunesse ». Néanmoins l'expression résume de façon frappante deux caractéristiques des ouvrages récents d'Annie Le Brun (dont les plus connus sont *De l'éperdu* et *Du trop de réalité*, 2000, tous deux réédités en format de poche) : leur orientation surréaliste, bien sûr, et l'expression d'un sentiment d'urgence que partagent beaucoup d'esprits, révolutionnaires ou non, marxistes ou non, surréalistes ou non. C'est à cet assez large public que s'adressent ses derniers livres, plutôt qu'aux seuls « connaisseurs » qui avaient apprécié sa perspicace mise en évidence d'aspects automatiques dans la poésie de Raymond Roussel (*Vingt mille lieues sous les mots*, Pauvert, 1994) ou son étude consacrée aux romans dits « noirs » ou « gothiques » (*Les Châteaux de la subversion*, Pauvert, 1982).

Or le noir est aussi la dominante de *Si rien avait une forme, ce serait cela*, titre emprunté à une remarque de Victor Hugo scrutant la nuit étoilée à travers le télescope d'Arago. Trois œuvres « noires » (et plus sombres encore du fait de leur reproduction en noir et blanc) scandent le livre, un « burg » de Hugo, un paysage métaphysique de Chirico, *Mystère et Mélancolie d'une rue*, et *La Chasse nocturne* de Paolo Uccello. Cette disposition qui n'a rien de chronologique reflète la liberté avec laquelle Annie Le Brun, à partir de ces images et d'autres, enchaîne ses réflexions et ses commentaires passionnés. Sa conclusion insiste sur « la nécessité du détour... comme la première arme dont nous disposerions pour nous réapproprier l'extrême lointain qui est en nous » et dont la méconnaissance a conduit l'humanité au bord d'autres gouffres, catastrophes écologiques et menaces permanentes d'anéantissement nucléaire.

Ce « noir »-là a-t-il une forme, une infinité de formes ou aucune forme du tout ? Comment même le définir ? S'agit-il des « catastrophes profanes », séismes, éruptions, marées noires qui ne cessent d'occuper l'actualité, ou plus généralement de la « négativité » ? Celle-ci aurait été pleinement reconnue par Sade tandis que Hegel aurait fini par l'occulter à force de « rationaliser le négatif » (p. 47-49). À côté de considérations sur la dialectique qui paraîtront très superficielles aux connaisseurs, surtout s'ils sont familiers des développements marxistes sur l'irrationalité à l'œuvre dans la rationalité capitaliste (Karel Kosik), ce livre offre des attaques mieux venues contre

## LIVRES EN DÉBATS

certaines partisans de la pensée technicienne, tels les situationnistes, ou certains de ses mauvais adversaires, à l'instar d'Heidegger contre qui Annie Le Brun mène un joyeux match en plusieurs rounds (notamment p. 114 sq., 119 sq., 129 sq., 160 sq., 183 sq.).

Plus encore qu'à Breton, Duchamp, Jarry, Lautréamont ou Sade, le livre se réfère aux réflexions de Günther Anders (1902-1992), ce phénoménologue qui fut le premier époux d'Hannah Arendt et qui philosopha en marge de l'École de Francfort, en s'attaquant principalement aux méfaits de la pensée technicienne et à la tendance « nihiliste » du monde capitaliste moderne. Il justifiait le tour délibérément provocateur, outrancier et alarmiste de ses *Hérésies* (*Ketzereien*, Munich, 1982, non traduit en français) en expliquant qu'il ne prédisait des catastrophes qu'en vue de les éviter. De fait, sa description d'une humanité « en sursis » semble faire écho à ce que disait Breton de « l'homme désormais en peine de se survivre » (*Main première*, 1962). Ce qui rend nécessaire et urgente la révolution n'est pas moins la barbarie qui menace ou s'étend sous nos yeux que l'exploitation, l'injustice et l'oppression déjà établies.

Ce livre enchaînant les « détours » ne propose aucun accès direct aux recoins les plus sombres de l'esprit humain, à ces « abîmes » qui occupèrent tant Hugo et que frôle à sa suite Annie Le Brun. Si « Osiris est

un dieu noir », selon la formule sibylline de Breton, il n'y a peut-être que la poésie qui soit aujourd'hui en mesure d'en approcher les mystères, et c'est ce que semble surtout vouloir rappeler ce livre. Avec ses pages pleines de discussions qui elles-mêmes prêtent parfois à discussion, c'est un ouvrage stimulant, et certainement un appel à ce « plus de conscience » dont surréalistes et marxistes révolutionnaires ont fait depuis longtemps un de leurs mots d'ordre communs.



## VOIR LE CAPITAL. THÉORIE CRITIQUE ET CULTURE VISUELLE

Susan Buck-Morss  
**Voir le capital**  
**Théorie critique**  
**et culture visuelle**

Vincent Chanson

DÉPLORER UN CERTAIN RETARD quant à la réception de tout un pan de la pensée critique nord-américaine dans le contexte théorique français est aujourd'hui un lieu commun. Le cas de Susan Buck-Morss vient malheureusement confirmer ce fait et, si l'on excepte quelques courts textes traduits et dispersés<sup>1/</sup>, elle fait figure de grande absente des débats qui animent la sphère théorique francophone. Situation anormale si l'on tient compte de l'importance qu'elle occupe dans le domaine de la *critical theory* ; que se soit pour ses études fondamentales sur l'École de Francfort – citons par exemple *The Origin of Negative Dialectics: Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, and the Frankfurt Institute* (MacMillan Free Press, 1977), ou encore *The Dialectics of Seeing: Walter Benjamin and the Arcades Project* (MIT Press, 1989) –, pour ses analyses des modes de représentations imaginaires et visuelles du système capitaliste (les fameuses *visual studies* dont elle est l'une des plus éminentes représentantes), et aussi pour certaines de ses interventions autour de

questions ayant trait à l'Islam et sa dimension socio-politique telles que *Thinking Past Terror: Islamism and Critical Theory on the Left* (Verso, 2003). Saluons donc cette initiative des Prairies ordinaires de réunir quatre textes importants qui permettent une première approche d'une œuvre clé du monde anglophone, à côté de celles de Raymond Williams ou de Fredric Jameson, et qui est tout entière tournée vers le nécessaire dévoilement du capitalisme comme totalité *visible*. D'où le titre de ce recueil, *Voir le Capital. Théorie critique et culture visuelle*, comme invitation à poursuivre dans la voie d'une certaine tradition iconologique de la critique sociale.

Il s'agit donc pour Susan Buck-Morss de s'appuyer sur la grande force de la conceptualité marxienne quant au décryptage du capital et de son imaginaire. Le capitalisme, comme l'a montré Marx dans la partie du Livre I du *Capital* consacrée au « fétichisme de la marchandise » (mais aussi à travers diverses autres notions comme celles d'idéologie, de *camera obscura* ou d'aliénation), reconfigure notre espace mental socialisé pour lequel l'échange marchand constitue désormais la structure d'intelligibilité centrale. Tout un courant, de Lukács à l'École de Francfort, et dans lequel Susan Buck-Morss s'inscrit pleinement, radicalisera cette perspective en faisant de l'analyse des formes représentationnelles que la modernité se donne le point central de sa démarche. Ainsi, notre auteur s'attache à rendre visibles, à cartographier, les lignes de force du système, à partir de l'étude de différents types de réalités socio-culturelles. De la ville du

<sup>1/</sup> On se reportera à la traduction en 2006 d'un court texte *Hegel et Haïti*, Paris, Lignes, 2006 ; une étude sur Walter Benjamin (reprise dans le recueil présenté ici) incluse dans les actes du grand colloque de 1983, Heinz Wismann (dir.), *Walter Benjamin et Paris*, Paris, Cerf, 1986 ; ainsi que son intervention à la fameuse conférence de Londres en avril 2009 que l'on trouve reproduite in Alain Badiou, Slavoj Žižek (dir.), *L'idée du communisme*, Paris, Lignes, 2010.



LIVRES EN DÉBATS

xix<sup>e</sup> siècle telle qu'elle a pu être appréhendée par Walter Benjamin (le Paris du Second Empire avec ses passages, ses flâneurs et ses expositions universelles) jusqu'à l'urbanisme le plus contemporain, en passant par le *Jugendstil* et le constructivisme de l'avant-garde russe, c'est toujours dans la manière dont « il se donne à voir » que Susan Buck-Morss appréhende le mode de production capitaliste. C'est-à-dire qu'il lui faut associer puissance d'évocation/représentation et subversion de la pseudo-naturalité des rapports sociaux.

Aussi, l'un des grands intérêts de ce recueil est de constituer un sérieux contrepoint à tout un courant de la pensée française qui, de Debord et son concept de « spectacle » à Baudrillard et celui de « simulacre », a tendance à assimiler théorie de l'image et processus de déréalisation. Car, ici, « voir le capital » signifie en appréhender la totalité, condition fondamentale de sa critique politique radicale. Ceci correspond à une étape incontournable de la théorie, celle de « la représentation cartographique », qui n'implique nullement en retour un désinvestissement du réel. Bien au contraire, l'esthétique s'en retrouve chargée d'un fort contenu cognitif et pratique.

## ContreTemps au congrès Marx

**Le vendredi  
24 septembre  
9h-13h**

**Quelle  
politique  
de l'opprimé  
en ce siècle ?**

### 2 ateliers :

■ Surexploitation,  
invisibilité...  
Femmes ouvrières,  
Sans-papiers,  
salariés précaires...

Modérateur :  
Roland Pfefferkorn

■ Démocratie,  
citoyenneté,  
émancipation...

Avec Antoine Artous,  
Henri Maler,  
Michaël Löwy...